



## Suites anglo-saxonnes



**Géraldine Lay**

*En promenant son regard sur ses contemporains et leur environnement, Géraldine Lay estompe la limite qui sépare le documentaire de l'émotion, la scène de rue de la fiction. Après une formation à l'École nationale de photographie d'Arles et l'expérience du reportage au long cours, plusieurs séries d'images sont nées de cette relation ambiguë, servie par le mouvement des villes, le hasard des passages et des poses, les changements imprévisibles des lumières. Après des travaux aux titres aussi troubles que "Où commence la scène", "Un mince vernis de réalité" ou "Les failles ordinaires", "North End" donne du Royaume-Uni une vision à la fois personnelle et saisissante de vérité. Conversation avec une artiste partageant ses affinités entre la photographie, les voyages et les livres.*

**Chasseur d'Images – À quoi ou à qui devez-vous la décision de vous présenter au concours d'entrée de l'École de photographie d'Arles ?**

**Géraldine Lay** – J'ai commencé par suivre les cours de Jacques Damez, qui était aussi directeur de la galerie Le Réverbère et qui m'a fait découvrir la photographie, son histoire et son monde. J'ai vite compris que le cursus en Culture et communication que j'avais entrepris à la Faculté de Lyon 2 n'était pas ma voie. J'ai commencé des études en Histoire de l'art. On n'y parlait pas de photographie, mais j'ai pu passer ma maîtrise avec le soutien de Jacques Damez, qui a fait office de directeur de thèse. J'avais pour sujet les photographes représentés par sa galerie, sans imaginer que j'en ferais un jour partie. J'ai enchaîné avec les trois années de l'École d'Arles, pour une immersion totale dans la photographie.

**Par quel cheminement vous êtes-vous intéressée à la représentation des personnes, inscrite dans l'environnement de la ville ?**

J'ai toujours photographié des gens : les humains m'intéressent. Quand j'étais à l'école, je faisais beaucoup de portraits, je n'avais pas vraiment de pratique de la photographie de rue. Entre la deuxième et la troisième année d'école, j'ai monté un projet autour de la Colombie, grâce à un partenariat avec le Café de Colombie. J'ai photographié les Colombiens, les tribus indiennes, les paysans de la culture du café. La rue est rapidement intervenue dans ce travail.

**Souvent on rapproche votre travail de celui de maîtres contemporains de la photographie, de la peinture, du cinéma. Quelles influences vous reconnaissez-vous ?**

En Colombie j'ai pu sentir des influences lointaines de Walker Evans. J'aime beaucoup la photo américaine en général, j'ai une grande affection pour Diane Arbus, mais le travail de William Eggleston est celui qui m'a le plus inspiré. On me parle souvent d'Edward Hopper, mais mon musée imaginaire est surtout habité par des écrivains comme Raymond Carver, qui a les mêmes sujets que Hopper, avec ces temps suspendus où on a l'impression que les choses vont se défaire le temps d'après. Je dirais donc que cette passion pour les gens et pour la ville arrive par la littérature.

**Où commence la scène, le titre d'un de vos livres, pose une question : comment parvenez-vous à rester sur la frontière qui sépare la photo volée de la mise en scène, entre les figures incarnées et les statues de cire ?**

Je pense que le réel est plus riche que ce qu'on pourrait inventer et la photo a le pouvoir de sortir les gens de leur contexte, de les couper du fil du temps pour les rendre parfaits dans leur rôle. Il y a des jours où je ne vois rien, et d'autres qui offrent quelque chose d'hallucinant, qui me dépasse. Je pense que ce que je pourrais mettre en scène ne serait pas très intéressant.

**Dans quel état d'esprit vous sentez-vous en arrivant dans une ville, Glas-**

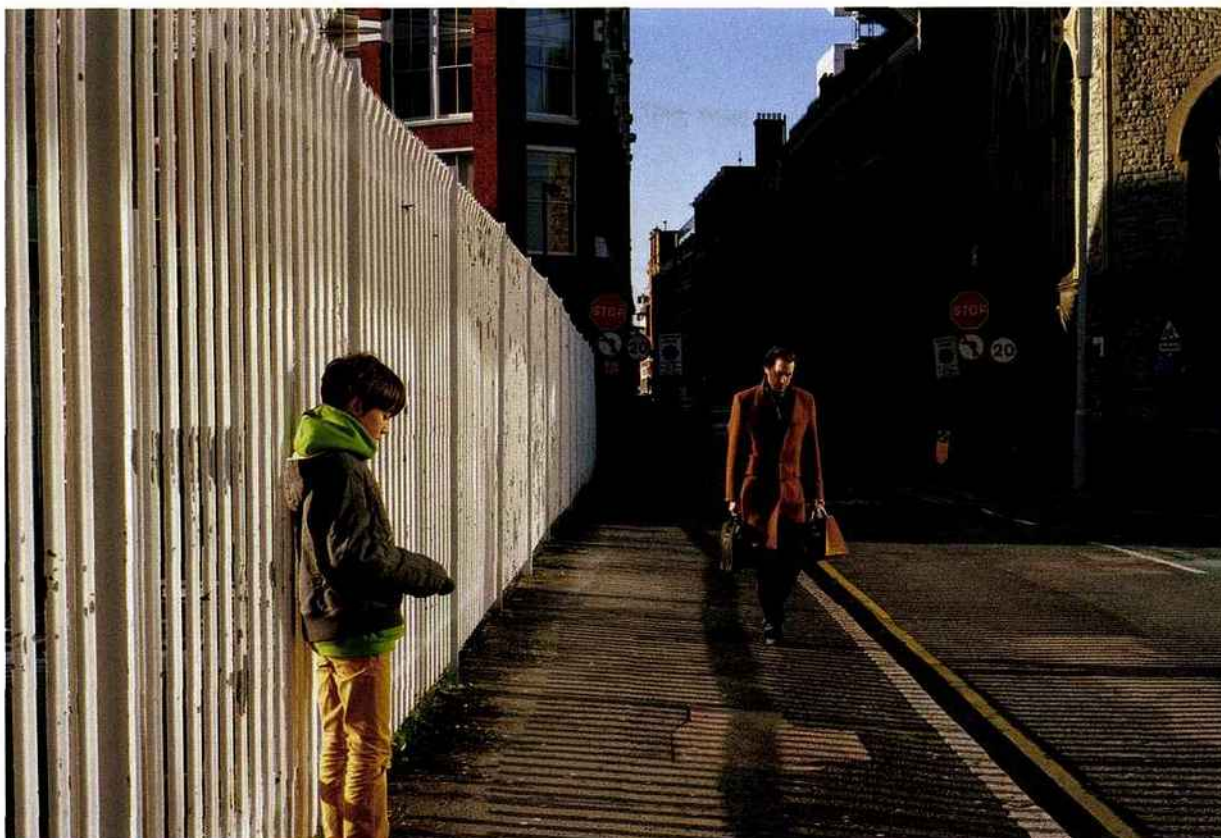


Glasgow, 2009  
© Géraldine Lay/  
courtesy Galerie  
Le réverbère





## Portrait



### gow par exemple, que vous projetez de photographier ?

Je marche beaucoup et je travaille à l'intuition. Quand je suis arrivée à Glasgow, je ne savais pas trop à quoi m'attendre. Je ne me documente pas à l'avance, les choses entrent en résonance avec mon imaginaire. Je me laisse beaucoup porter par ce que je vois, je déambule, je n'ai aucune préméditation. Je travaille beaucoup comme ça, je l'ai fait il y a deux ans pour le Japon pour lequel je ne m'étais pas très renseignée ; je me confronte beaucoup à l'altérité de cette culture ; cela induit des fonctionnements, des images différentes.

### Comment êtes-vous devenue responsable des "Beaux livres" chez Actes Sud ?

Le livre me passionnait déjà quand j'étais à l'école de photographie. En deuxième année, j'ai fait un stage aux éditions du Seuil et à la fin de mes études à Arles, j'ai suivi une formation professionnelle des métiers du livre à Nantes. Tout cela m'a ouvert une porte à Actes Sud.

### Le fait d'occuper un poste de responsabilité dans une maison d'édition aide-t-il à publier ses propres livres ?

Ce n'est pas toujours très confortable d'être des deux côtés mais je l'assume très bien. *Les Failles ordinaires* est mon premier ouvrage publié chez Actes Sud. Jean-Paul Capitani, qui dirigeait alors le département "Beaux livres" connaissait *Où commence la scène*, mon livre sur ma résidence à Beauvais, paru aux éditions Diaphane. Par la suite, Benoit Rivero qui est responsable de la photographie m'a demandé de voir mon travail sur le Royaume-Uni et m'a proposé d'éditer ensemble *North End*.

### Comment qualifieriez-vous l'exercice de la résidence, comme vous en connaissez presque chaque année depuis 2007 ?

Mes résidences constituent un travail au long cours que je veux continuer. J'ai publié l'an dernier une première synthèse avec un livre, *Impromptus*, aux éditions Poursuite. Cela m'intéresse beaucoup de travailler sur notre pays, mais je ne sais pas le faire seule. La résidence oblige à passer du temps à un endroit, à s'y confronter ; c'est bien sûr une aide financière mais aussi un soutien moral. En résidence à Montauban pour le Patrimoine, j'ai pu entrer chez des gens, seule je n'y arriverais pas.

### Y a-t-il d'autres villes ou parties du monde dans vos projets ?

Les villes viennent les unes après les autres. Je suis allée en Colombie, en Argentine, j'aimerais retourner en Amérique du Sud après mon travail sur le Japon.

### Êtes-vous tentée par un travail en vidéo ou en film ?

J'ai une préférence pour les images qui ont une ambiguïté, qui donnent l'impression qu'elles ont été inventées, c'est là que cela devient cinématographique. Une lumière réfléchie par une cabine téléphonique sur une jeune fille rousse aux cheveux courts, comme dans *North End*, me fait penser à un procédé de studio ; les effets cinématographiques m'intéressent, mais je ne les fabrique pas. Je reste sur l'image fixe, avec un Leica, maintenant numérique. Je crois vraiment que la photographie est le médium qui résonne le plus avec mes envies et que l'idée du temps arrêté est au cœur de mon travail.

Propos recueillis  
par Gilles La Hire

Londres, 2013  
© Géraldine Lay/  
courtesy Galerie  
Le Réverbère